

simplement ma comédie, et de vous assurer, avec tout le respect qu'il m'est possible, que je suis,

MADAME,
De Votre Altesse Royale,
très humble, très-obéissant et très-obligé serviteur.
MOLIÈRE.

PRÉFACE.

Bien des gens ont frondé d'abord cette comédie ; mais les rieurs ont été pour elle ; et tout le mal qu'on en a pu dire n'a pu faire qu'elle n'ait eu un succès dont je me contente. Je sais qu'on attend de moi dans cette impression quelque préface qui réponde aux censeurs et rende raison de mon ouvrage ; et sans doute que je suis assez redevable à toutes les personnes qui lui ont donné leur approbation pour me croire obligé de défendre leur jugement contre celui des autres : mais il se trouve qu'une grande partie des choses que j'aurais à dire sur ce sujet est déjà dans une dissertation que j'ai faite en dialogue, et dont je ne sais encore ce que je ferai. L'idée de ce dialogue, ou, si l'on veut, de cette petite comédie, me vint après les deux ou trois premières représentations de ma pièce. Je la dis, cette idée, dans une maison où je me trouvais un soir : et d'abord une personne de qualité, dont l'esprit est assez connu dans le monde, et qui me fait l'honneur de m'aimer, trouva le projet assez à son gré, non-seulement pour me solliciter d'y mettre la main, mais encore pour l'y mettre lui-même ; et je fus étonné que, deux jours après, il me montra toute l'affaire exécutée d'une manière, à la vérité, beaucoup plus galante et plus spirituelle que je ne puis faire, mais où je trouvais des choses trop avantageuses pour moi ; et j'eus peur que, si je produisais cet ouvrage sur notre théâtre, on ne m'accusât d'avoir menti les louanges qu'on m'y donnait. Cependant cela m'empêcha, par quelque considération, d'achever ce que j'avais commencé. Mais tant de gens me présentent tous les jours de la faire, que je ne sais ce qui en sera ; et cette incertitude est cause que je ne mets point dans cette préface ce qu'on verra dans la critique, en cas que je me résolve à la faire paraître. S'il faut que cela soit, je le dis encore, ce sera seulement pour venger le public du chagrin délicat de certaines gens ; car, pour moi, je m'en tiens assez vengé par la réussite de ma comédie ; et je souhaite que toutes celles que je pourrai faire soient traitées par eux comme celle-ci, pourvu que le reste soit de même.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHRYSAUDE, ARNOLPHE.

CHRYSAUDE. Vous venez, dites-vous, pour lui donner la main ?
ARNOLPHE. Oui : je veux terminer la chose dans demain.
CHRYSAUDE. Nous sommes ici seuls ; et l'on peut, ce me semble, sans crainte d'être ouïs, y discourir ensemble.
Voulez-vous qu'en ami je vous ouvre mon cœur ?
Votre dessein pour vous me fait trembler de peur ;
Et, de quelque façon que vous tourniez l'affaire,
Prendre femme est à vous un coup bien téméraire.
ARNOLPHE. Il est vrai, notre ami ; peut-être que chez vous
Vous trouvez des sujets de craindre pour chez nous ;
Et votre front, je crois, veut que du mariage
Les cornes soient partout l'infaillible apanage.
CHRYSAUDE. Ce sont coups du hasard dont on n'est point garant ;
Et bien sot, ce me semble, est le soin qu'on en prend.
Mais quand je crains pour vous, c'est cette raillerie
Dont cent pauvres maris ont souffert la furie :
Car enfin vous savez qu'il n'est grands ni petits
Que de votre critique on ait vos garantis :
Que vos plus grands plaisirs sont, partout où vous êtes,
De faire cent éclats des intrigues secrètes...
ARNOLPHE. Fort bien. Est-il au monde une autre ville aussi
Où l'on ait des maris si patients qu'ici ?
Est-ce qu'on n'en voit pas de toutes les espèces,
Qui sont accommodés chez eux de toutes pièces ?
L'un amasse du bien dont sa femme fait part
À ceux qui prennent soin de le faire cornard ;
L'autre, un peu plus heureux, mais non pas moins infâme,
Voult faire tous les jours des présents à sa femme,
Et d'aucun soin jaloux n'a l'esprit combattu,

Parce qu'elle lui dit que c'est pour sa vertu.
L'un fait beaucoup de bruit qui ne lui sert de guères :
L'autre en toute douceur laisse aller les affaires :
Et, voyant arriver chez lui le damoiseau,
Prend fort honnêtement ses gants et son manteau.
L'une de son galant, en adroite femme,
Fait fausse confiance à son époux fidèle,
Qui dort en sûreté sur un pareil appas.
Et le plaint, ce galant, des soins qu'il ne perd pas ;
L'autre, pour se purger de sa magnificence,
Dit qu'elle gagne au jeu l'argent qu'elle dépense ;
Et le mari benêt, sans songer à quel jeu,
Sur les gains qu'elle fait rend des grâces à Dieu.
Enfin ce sont partout des sujets de satire ;
Et, comme spectateur, ne puis-je pas en rire ?
Puis-je pas de nos sots... ?

CHRYSAUDE. Qui : mais qui rit d'autrui
Doit craindre qu'en revanche on rie aussi de lui.
J'entends parler le monde ; et des gens se délassent
À venir débiter les choses qui se passent :
Mais, quoi que l'on divulgue aux endroits où je suis,
Jamais on ne m'a vu triompher de ces bruits.
J'y suis assez modeste ; et, bien qu'aux occurrences
Je puisse condamner certaines tolérances,
Que mon dessein ne soit de souffrir nullement
Ce que quelques maris souffrent paisiblement,
Pourtant je n'ai jamais affecté de le dire ;
Car enfin il faut craindre un revers de satire,
Et l'on ne doit jamais jurer sur de tels cas
De ce qu'on pourra faire, ou bien ne faire pas.
Ainsi, quand à mon front, par un sort qui tout mène,
Il serait arrivé quelque disgrâce humaine,
Après mon procédé, je suis presque certain
Qu'on se contentera de s'en rire sous main :
Et peut-être qu'encore j'aurai cet avantage
Que quelques bonnes gens diront que c'est dommage.
Mais de vous, cher compère, il en est autrement ;
Je vous le dis encore, vous risquez diablement.
Comme sur les maris accusés de souffrance
De tout temps votre langue a daubé d'importance,
Qu'on vous a vu contre eux un diable déchainé,
Vous devez marcher droit pour n'être point berné ;
Et, s'il faut que sur vous on ait la moindre prise,
Gare qu'aux carrefours on ne vous tympanise,
Et...

ARNOLPHE. Mon Dieu ! notre ami, ne vous tourmentez point.
Bien rusé qui pourra m'attaquer sur ce point.
Je sais les tours rusés et les subtiles trames
Dont pour nous en planter savent user les femmes ;
Et, comme on est dupé par leurs dextérités,
Contre cet accident j'ai pris mes sûretés ;
Et celle que j'épouse a toute l'innocence
Qui peut sauver mon front de maligne influence.
CHRYSAUDE. Eh ! que prétendez-vous ? qu'une sottise, en un mot ?...
ARNOLPHE. Épouser une sottise est pour n'être point sot.
Je crois, en bon chrétien, votre moitié fort sage ;
Mais une femme habile est un mauvais présage ;
Et je sais ce qu'il coûte à de certaines gens
Pour avoir pris les leurs avec trop de talents.
Moi, j'irais me charger d'une spirituelle
Qui ne parlerait rien que cercle et que ruelle,
Qui de prose et de vers ferait de doux écrits,
Et que visiteraient marquis et beaux esprits,
Tandis que, sous le nom de mari de madame,
Je serais comme un saint que pas un ne réclame ?
Non, non, je ne veux point d'un esprit qui soit haut ;
Et femme qui compose en sait plus qu'il ne faut.
Je prétends que la miègne, en clartés peu sublime,
Même ne sache pas ce que c'est qu'une rime ;
Et, s'il faut qu'avec elle on joue au corbillon,
Et qu'on vienne lui dire à son tour : Qu'y met-on ?
Je veux qu'elle réponde : Une tarte à la crème ;
En un mot qu'elle soit d'une ignorance extrême ;
Et c'est assez pour elle, à vous en bien parler,
De savoir prier Dieu, m'aimer, coudre et filer.
CHRYSAUDE. Une femme stupide est donc votre marotte ?
ARNOLPHE. Tant, que j'aimerais mieux une laide bien sottise,
Qu'une femme fort belle avec beaucoup d'esprit.
CHRYSAUDE. L'esprit et la beauté...
ARNOLPHE. L'honnêteté suffit.
CHRYSAUDE. Mais comment voulez-vous, après tout, qu'une bête
Puisse jamais savoir ce que c'est qu'être honnête ?
Outre qu'il est assez ennuyeux, que je croi,
D'avoir toute sa vie une bête avec soi,
Pensez-vous le bien prendre, et que sur votre idée

La sûreté d'un front puisse être bien fondée ?
Une femme d'esprit peut trahir son devoir,
Mais il faut pour le moins qu'elle ose le vouloir ;
Et la stupide au sien peut manquer d'ordinaire
Sans en avoir l'envie et sans penser le faire.
ARNOLPHE. A ce bel argument, à ce discours profond,
Ce que Pantagruel à Panurge répond :
Pressez-moi de me joindre à femme autre que sottise,
Prêchez, patrocinez jusqu'à la Pentecôte ;
Vous serez ébahi, quand vous serez au bout,
Que vous ne m'aurez rien persuadé du tout.
CHRYSAUDE. Je ne vous dis plus mot.

CHRYSAUDE. Chacun a sa méthode.
ARNOLPHE. En femme, comme en tout, je veux suivre ma mode :
Je me vois riche assez pour pouvoir, que je croi,
Choisir une moitié qui tienne tout de moi,
Et de qui la soumise et pleine dépendance
N'ait à me reprocher aucun bien ni naissance.
Un air doux et posé, parmi d'autres enfants,
M'inspira de l'amour pour elle dès quatre ans :
Sa mère se trouvant de pauvreté pressée,
De la lui demander il me vint en pensée ;
Et la bonne paysanne, apprenant mon désir,
A s'ôter cette charge eut beaucoup de plaisir.
Dans un petit couvent, loin de toute pratique,
Je la fis élever selon ma politique,
C'est-à-dire ordonnant quels soins on emploierait
Pour la rendre idiote autant qu'il se pourrait.
Dieu merci, le succès a suivi mon attente ;
Et grande, je l'ai vue à tel point innocente,
Que j'ai benêt le ciel d'avoir trouvé mon fait
Pour me faire une femme au gré de mon souhait.
Je l'ai donc retirée ; et, comme ma demeure
A cent sortes de gens est ouverte à toute heure,
Je l'ai mise à l'écart, comme il faut tout prévoir,
Dans cette autre maison où nul ne me vient voir ;
Et, pour ne point gêner sa bonté naturelle,
Je n'y tiens que des gens tout aussi simples qu'elle.
Vous me direz : Pourquoi cette narration ?
C'est pour vous rendre instruit de ma précaution.
Le résultat de tout est qu'en ami fidèle
Ce soir je vous invite à souper avec elle ;
Je veux que vous puissiez un peu l'examiner,
Et voir si de mon choix on doit me condamner.
CHRYSAUDE. J'y consens.

ARNOLPHE. Vous pourrez, dans cette conférence,
Juger de sa personne et de son innocence.
CHRYSAUDE. Pour cet article-là, ce que vous m'avez dit
Ne peut...

ARNOLPHE. La vérité passe encore mon récit.
Dans ses simplicités à tous coups je l'admire,
Et parfois elle en dit dont je pâme de rire.
L'autre jour, pourrait-on se le persuader ?
Elle était fort en peine, et me vint demander,
Avec une innocence à nulle autre pareille,
Si les enfants qu'on fait se faisaient par l'oreille.
CHRYSAUDE. Je me réjouis fort, seigneur Arnolphe...

ARNOLPHE. Bon !
Me voulez-vous toujours appeler de ce nom ?
CHRYSAUDE. Ah ! malgré que j'en aie, il me vient à la bouche,
Et jamais je ne songe à monsieur de la Souche.
Que diable vous a fait aussi vous aviser
A quarante-deux ans de vous débaptiser,
Et d'un vieux tronc pourri de votre métrairie,
Vous faire dans le monde un nom de seigneurie ?
ARNOLPHE. Outre que la maison par ce nom se connaît,
La Souche, plus qu'Arnolphe, à mes oreilles plaît.
CHRYSAUDE. Quel abus de quitter le vrai nom de ses pères,
Pour en vouloir prendre un bâti sur des chimères !
De la plupart des gens c'est la démangeaison ;
Et, sans vous embrasser dans la comparaison,
Je sais un paysan qu'on appelait Gros-Pierre,
Qui, n'ayant pour tout bien qu'un seul quartier de terre,
Y fit tout à l'entour faire un fossé bourbeux,
Et de monsieur de l'île en prit le nom pompeux.
ARNOLPHE. Vous pourriez vous passer d'exemples de la sorte.
Mais enfin de la Souche est le nom que je porte :
J'y vois de la raison, j'y trouve des appas,
Et m'appeler de l'autre est ne m'obliger pas.
CHRYSAUDE. Cependant la plupart ont peine à s'y soumettre,
Et je vois même encore des adresses de lettre...
ARNOLPHE. Je le souffre aisément de qui n'est pas instruit,
Mais vous...
CHRYSAUDE. Soit : là-dessus nous n'aurons point de bruit ;
Et je prendrai le soin d'accoutumer ma bouche

A ne plus vous nommer que monsieur de la Souche.
ARNOLPHE. Adieu. Je frappe ici pour donner le bonjour.
Et dire seulement que je suis de retour.
CHRYSAUDE (à part, en s'en allant).
Ma foi, je le tiens fou de toutes les manières.
ARNOLPHE (seul). Il est un peu blessé de certaines matières.
Chose étrange de voir comme avec passion
Un chacun est chaussé de son opinion. (Il frappe à sa porte.)
Holà !

SCÈNE II.

ARNOLPHE, ALAIN et GEORGETTE (dans la maison).

ALAIN. Qui heurte ?
ARNOLPHE. Ouvrez. (A part.) On aura, que je pense,
Grande joie à me voir après dix jours d'absence.
ALAIN. Qui va là ?
ARNOLPHE. Moi.
ALAIN. Georgette !
GEORGETTE. Eh bien ?
ALAIN. Ouvrez là-bas.
GEORGETTE. Vas-y, toi.
ALAIN. Vas-y, toi.
GEORGETTE. Ma foi, je n'irai pas.
ALAIN. Je n'irai pas aussi.
ARNOLPHE. Belle cérémonie
Pour me laisser dehors ! Holà, ho ! je vous prie.
GEORGETTE. Qui frappe ?
ARNOLPHE. Votre maître.
GEORGETTE. Alain !
ALAIN. Quoi ?
GEORGETTE. C'est monsieur.
Ouvre vite.
ALAIN. Ouvre, toi.
GEORGETTE. Je souffle notre feu.
ALAIN. J'empêche, peur du chat, que mon moineau ne sorte.
ARNOLPHE. Quiconque de vous deux n'ouvrira pas la porte
N'aura point à manger de plus de quatre jours.
Ah !
GEORGETTE. Par quelle raison y venir, quand j'y cours.
ALAIN. Pourquoi plutôt que moi ? Le plaisant stratagème !
GEORGETTE. Ôte-toi donc de là.
ALAIN. Non, ôte-toi toi-même,
GEORGETTE. Je veux ouvrir la porte.
ALAIN. Et je veux l'ouvrir, moi.
GEORGETTE. Tu ne l'ouvriras pas.
ALAIN. Ni toi non plus.
GEORGETTE. Ni toi.
ARNOLPHE. Il faut que j'aie ici l'âme bien patiente !
ALAIN (en entrant). Au moins c'est moi, monsieur.
GEORGETTE (en entrant). Je suis votre servante ;
C'est moi.
ALAIN. Sans le respect de monsieur que voilà,
Je te...
ARNOLPHE (recevant un coup de pied d'Alain).
Peste !
ALAIN. Pardon.
ARNOLPHE. Voyez ce lourdaud-là !
ALAIN. C'est elle aussi, monsieur.
ARNOLPHE. Que tous deux on se taise.
Songez à me répondre, et laissons la fadaïse.
Eh bien ! Alain, comment se porte-t-on ici ?
ALAIN. Monsieur, nous nous...
(Arnolphe ôte le chapeau de dessus la tête d'Alain.) (Arnolphe l'ôte encore.)
Monsieur, nous nous portons... Dieu merci...
Nous nous...
ARNOLPHE (ôtant le chapeau d'Alain pour la troisième fois, et le jetant par terre.)
Qui vous apprend, impertinente bête,
A parler devant moi le chapeau sur la tête ?
ALAIN. Vous faites bien, j'ai tort.
ARNOLPHE (à Alain). Faites descendre Agnès.

SCÈNE II.

ARNOLPHE, GEORGETTE.

ARNOLPHE. Lorsque je m'en allai, fut-elle triste après ?
GEORGETTE. Triste ? Non.
ARNOLPHE. Non ?
GEORGETTE. Si fait.
ARNOLPHE. Pourquoi donc ?
GEORGETTE. Oui, je meure,
Elle vous croyait voir de retour à toute heure ;

Et nous n'oyons jamais passer devant chez nous
Cheval, âne ou mulet qu'elle ne prit pour vous.

SCÈNE IV.

ARNOLPHE, AGNÈS, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE. La besogne à la main ! c'est un bon témoignage.
Eh bien ! Agnès, je suis de retour du voyage :
En êtes-vous bien aise ?

AGNÈS. Oui, monsieur, Dieu merci.
ARNOLPHE. Et moi de vous revoir je suis bien aise aussi.
Vous vous êtes toujours, comme on voit, bien portée ?
AGNÈS. Hors les puces qui m'ont la nuit inquiétée.
ARNOLPHE. Ah ! vous aurez dans peu quelqu'un pour les chasser.
AGNÈS. Vous me ferez plaisir.

ARNOLPHE. Je le puis bien penser.
Que faites-vous donc là ?

AGNÈS. Je me fais des cornettes ;
Vos chemises de nuit et vos coiffes sont faites.
ARNOLPHE. Ah ! voilà qui va bien. Allez, montez là-haut :
Ne vous ennuyez point, je reviendrai tantôt,
Et je vous parlerai d'affaires importantes.

SCÈNE V.

ARNOLPHE.

Héroïnes du temps, mesdames les savantes,
Pousseuses de tendresse et de beaux sentiments,
Je délie à la fois tous vos vers, vos romans,
Vos lettres, billets doux, toute votre science,
De valoir cette honnête et pudique ignorance.
Ce n'est point par le bien qu'il faut être ébloui ;
Et pourvu que l'honneur soit...

SCÈNE VI.

HORACE, ARNOLPHE.

ARNOLPHE. Que vois-je ! Est-ce... Oui.
Je me trompe. Nenni. Si fait. Non ; c'est lui-même.
Hor...

HORACE. Seigneur Ar...
ARNOLPHE. Horace !
HORACE. Arnolphe !
ARNOLPHE. Ah ! joie extrême !
Et depuis quand ici ?

HORACE. Depuis neuf jours.
ARNOLPHE. Vraiment ?
HORACE. Je fus d'abord chez vous, mais inutilement.
ARNOLPHE. J'étais à la campagne.

HORACE. Oui, depuis dix journées.
ARNOLPHE. Oh ! comme les enfants croissent en peu d'années !
J'admire de le voir au point où le voilà,
Après que je l'ai vu pas plus grand que cela.

HORACE. Vous voyez.
ARNOLPHE. Mais de grâce, Oronte, votre père,
Mon bon et cher ami que j'estime et révère,
Que fait-il à présent ? est-il toujours gaillard ?
A tout ce qui le touche il sait que je prends part
Nous ne nous sommes vus depuis quatre ans ensemble,
Ni, qui plus est, écrit l'un à l'autre, me semble.

HORACE. Il est, seigneur Arnolphe, encor plus gai que nous :
Et j'avais de sa part une lettre pour vous ;
Mais depuis par une autre il m'apprend sa venue,
Et la raison encor ne m'en est pas connue.
Savez-vous qui peut être un de vos citoyens
Qui retourne en ces lieux avec beaucoup de biens
Qu'il s'est en quatorze ans acquis dans l'Amérique ?

ARNOLPHE. Non. Mais vous a-t-on dit comme on le nomme ?
HORACE. Enrique.

ARNOLPHE. Non.
HORACE. Mon père m'en parle, et qu'il est revenu,
Comme s'il devait m'être entièrement connu,
Et m'écrit qu'en chemin ensemble ils se vont mettre
Pour un fait important que ne dit pas sa lettre.

(Horace remet la lettre d'Oronte à Arnolphe.)
ARNOLPHE. J'aurai certainement grande joie à le voir,
Et pour le régaler je ferai mon pouvoir.

(Après avoir lu la lettre.)
Il faut pour les amis des lettres moins civiles,
Et tous ces compliments sont choses inutiles.
Sans qu'il prit le souci de m'en écrire rien,
Vous pouvez librement disposer de mon bien.

HORACE. Je suis homme à saisir les gens par leurs paroles,
Et j'ai présentement besoin de cent pistoles.

ARNOLPHE. Ma foi, c'est m'obliger que d'en user ainsi,
Et je me réjouis de les avoir ici.
Gardez aussi la bourse.

HORACE. Il faut...
ARNOLPHE. Laissons ce style.
Eh bien ! comment encor trouvez-vous cette ville ?

HORACE. Nombreuse en citoyens, superbe en bâtiments ;
Et j'en crois merveilleux les divertissements.

ARNOLPHE. Chacun a ses plaisirs qu'il se fait à sa guise :
Mais pour ceux que du nom de galants on baptise,
Ils ont en ce pays de quoi se contenter,
Car les femmes y sont faites à coqueter ;
On trouve d'humeur douce et la brune et la blonde,
Et les maris aussi les plus bénins du monde ;
C'est un plaisir de prince, et des tours que je voi
Je me donne souvent la comédie à moi.

Peut-être en avez-vous déjà féru quelqu'un.
Vous est-il point encore arrivé de fortune ?
Les gens faits comme vous font plus que les écus,
Et vous êtes de taille à faire des cocus.

HORACE. A ne vous rien cacher de la vérité pure,
J'ai d'amour en ces lieux eu certaine aventure,
Et l'amitié m'oblige à vous en faire part.

ARNOLPHE (à part). Bon. Voici de nouveau quelque conté gaillard ;
Et ce sera de quoi mettre sur mes tablettes.

HORACE. Mais, de grâce, qu'au moins ces choses soient secrètes
ARNOLPHE. Oh !

HORACE. Vous n'ignorez pas qu'en ces occasions
Un secret éventé rompt nos prétentions.
Je vous avouai donc avec pleine franchise
Qu'ici d'une beauté mon âme s'est éprise.
Mes petits soins d'abord ont eu tant de succès,
Que je me suis chez elle ouvert un doux accès,
Et, sans trop me vanter ni lui faire une injure,
Mes affaires y sont en fort bonne posture.

ARNOLPHE (en riant). Et c'est ?
HORACE (lui montrant le logis d'Agnes). Un jeune objet qui loge en ce logis
Dont vous voyez d'ici que les murs sont rougis ;
Simple, à la vérité, par l'erreur sans seconde
D'un homme qui la cache au commerce du monde,
Mais qui, dans l'ignorance où l'on veut l'asservir,
Fait briller des attraits capables de ravir ;
Un air tout engageant, je ne sais quoi de tendre,
Dont il n'est point de cœur qui se puisse défendre.
Mais peut-être il n'est pas que vous n'avez bien vu
Ce jeune astre d'amour de tant d'attraits pourvu :
C'est Agnès qu'on l'appelle.

ARNOLPHE (à part). Ah ! je crève !
HORACE. Pour l'homme,
C'est, je crois, de la Zouze, ou Source qu'on le nomme,
Je ne me suis point fort arrêté sur le nom :
Riche, à ce qu'on m'a dit ; mais des plus sensés, non :
Et l'on m'en a parlé comme d'un ridicule.
Le connaissez-vous point ?

ARNOLPHE (à part). La fâcheuse pilule !
HORACE. Eh ! vous ne dites mot !
ARNOLPHE. Eh oui, je le connoi.

HORACE. C'est un fou, n'est-ce pas ?
ARNOLPHE. Eh !
HORACE. Qu'en dites-vous ? Quoi !

Eh ! c'est-à-dire oui. Jaloux à faire rire ?
Sot ? Je vois qu'il en est ce que l'on m'a pu dire.
Enfin l'aimable Agnès a su m'assujettir.
C'est un joli bijou, pour ne vous point mentir ;
Et ce serait péché qu'une beauté si rare
Fût laissée au pouvoir de cet homme bizarre.
Pour moi, tous mes efforts, tous mes vœux les plus doux
Vont à m'en rendre maître en dépit des jaloux ;
Et l'argent que de vous j'emprunte avec franchise
N'est que pour mettre à bout cette juste entreprise.
Vous savez mieux que moi, quels que soient nos efforts,
Que l'argent est la clef de tous les grands ressorts,
Et que ce doux métal, qui frappe tant de têtes,
En amour comme en guerre avance les conquêtes.
Vous me semblez chagrin ! serait-ce qu'en effet
Vous désapprouveriez le dessein que j'ai fait ?

ARNOLPHE. Non, c'est que je songeais...
HORACE. Cet entretien vous lasso.
Adieu. J'irai chez vous tantôt vous rendre grâce.

ARNOLPHE (se croyant seul). Ah ! faut-il !
HORACE (revenant). Derechef, veuillez être di cret.
Et n'allez pas, de grâce, éventer mon secret.

ARNOLPHE (se croyant seul).

Que je sens dans mon âme !...
HORACE (revenant). Et surtout à mon père,
Qui s'en ferait peut-être un sujet de colere.
ARNOLPHE (croyant qu'Horace revient encore).
Oh !...

SCÈNE VII.

ARNOLPHE.

Oh ! que j'ai souffert durant cet entretien !
Jamais trouble d'esprit ne fut égal au mien.
Avec quelle imprudence et quelle hâte extrême
Il m'est venu conter cette affaire à moi-même !
Bien que mon autre nom le tienne dans l'erreur,
Etourdi montra-t-il jamais tant de fureur ?
Mais, ayant tant souffert, je devais me contraindre
Jusques à m'éclaircir de ce que je dois craindre,
A pousser jusqu'au bout son caquet indiscret,
Et savoir pleinement leur commerce secret.
Tachons de le rejoindre ; il n'est pas loin, je pense :
Tirons-en de ce fait l'entière confidence.
Je tremble du malheur qui m'en peut arriver,
Et l'on cherche souvent plus qu'on ne veut trouver.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARNOLPHE.

Il m'est, lorsque j'y pense, avantageux sans doute
D'avoir perdu mes pas, et pu manquer sa route,
Car enfin de mon cœur le trouble impérieux
N'eût pu se renfermer tout entier à ses yeux ;
Il eût fait éclater l'ennui qui me dévore,
Et je ne voudrais pas qu'il sût ce qu'il ignore.
Mais je ne suis pas homme à gober le morceau,
Et laisser un champ libre aux feux d'un damoiseau.
J'en veux rompre le cours, et, sans tarder, apprendre
Jusqu'où l'intelligence entre eux a pu s'étendre :
Je la regarde en femme aux termes qu'elle en est ;
Elle n'a pu faillir sans me couvrir de honte,
Et tout ce qu'elle fait enfin est sur mon compte.
Eloignement fatal ! voyage malheureux !

(Il frappe à sa porte.)

SCÈNE II.

ARNOLPHE, ALAIN, GEORGETTE.

ALAIN. Ah ! monsieur ! cette fois...

ARNOLPHE. Paix. Venez çà tous deux.
Passez là, passez là. Venez là, venez, dis-je.

GEORGETTE. Ah ! vous me faites peur, et tout mon sang se fige.
ARNOLPHE. C'est donc ainsi qu'absent vous m'avez obéi ?
Et tous deux de concert vous m'avez donc trahi !

GEORGETTE (tombant aux genoux d'Arnolphe).
Eh ! ne me mangez pas, monsieur, je vous conjure.

ALAIN (à part). Quelque chien enragé l'a mordu, je m'assure.
ARNOLPHE (à part). Ouf ! je ne puis parler, tant je suis prévenu ;
Je suffoque, et voudrais me pouvoir mettre nu.

(A Alain et à Georgette.)
Vous avez donc souffert, ô canaille maudite !
(A Alain qui veut s'enfuir.)

Qu'un homme soit venu ?... Tu veux prendre la fuite ?
Il faut que sur-le-champ... (A Georgette.) Si tu bouges... Je veux
Que vous me disiez... (A Alain.) Hé, oui ! je veux que tous deux...
Quiconque remira, par la mort ! je l'assomme.

(Alain et Georgette se lèvent, et veulent encore s'enfuir.)
Comme est-ce que chez moi s'est introduit cet homme ?
Eh ! parlez. Dépêchez, vite, promptement, tôt,
Sans rêver. Veut-on dire ?

ALAIN ET GEORGETTE. Ah ! ah !
GEORGETTE (retombant aux genoux d'Arnolphe).
Le cœur me faut.

ALAIN (retombant aux genoux d'Arnolphe).
Je meurs.

ARNOLPHE (à part). Je suis en eau ; prenons un peu d'haleine ;
Il faut que je m'évente et que je me promène.

Aurais-je deviné, quand je l'ai vu petit,
Qu'il croîtrait pour cela ? Ciel, que mon cœur pâtit !
Je pense qu'il vaut mieux que de sa propre bouche
Je tire avec douceur l'affaire qui me touche.
Tachons à modérer notre ressentiment.
Patience, mon cœur, doucement, doucement.
(A Alain et à Georgette.)
Levez-vous, et, rentrant, faites qu'Agnès descende.



C'est donc ainsi qu'absent vous m'avez obéi ?
Et tous deux de concert vous m'avez donc trahi !

Arrêtez. (à part.) Sa surprise en deviendrait moins grande :
Du chagrin qui me trouble ils iraient l'avertir,
Et moi-même je veux l'aller faire sortir.
(A Alain et à Georgette.)
Que l'on m'attende ici.

SCÈNE III.

ALAIN, GEORGETTE.

GEORGETTE. Mon Dieu, qu'il est terrible !
Ses regards m'ont fait peur, mais une peur horrible ;
Et jamais je ne vis un plus bideux chrétien.

ALAIN. Ce monsieur l'a fâché ; je te le disais bien.
GEORGETTE. Mais que diantre est-ce là, qu'avec l'ant de redesse
Il nous fait au logis garder notre maîtresse ?
D'où vient qu'à tout le monde il veut tant la cacher,
Et qu'il ne saurait voir personne en approcher ?

ALAIN. C'est que cette action le met en jalousie.
GEORGETTE. Mais d'où vient qu'il est pris de cette fantaisie ?
ALAIN. Cela vient... Cela vient de ce qu'il est jaloux.

GEORGETTE. Oui ; mais pourquoi l'est-il ? et pourquoi ce courroux ?
ALAIN. C'est que la jalousie... entends-tu bien, Georgette ?
Est une chose... là... qui fait qu'on s'inquiète...
Et qui chasse les gens d'autour d'une maison.

Je m'en vais t'en bailler une comparaison,
Afin de concevoir la chose davantage :
Dis-moi, n'est-il pas vrai, quand tu tiens ton potage,
Que, si quelque affamé venait pour en manger,
Tu serais en colère, et voudrais le charger ?

GEORGETTE. Oui, je comprends cela.
ALAIN. C'est justement tout comme :
La femme est en effet le potage de l'homme ;
Et quand un homme voit d'autres hommes parfois
Qui veulent dans sa soupe aller tremper leurs doigts,
Il en montre aussitôt une colère extrême.
GEORGETTE. Oui : mais pourquoi chacun n'en fait-il pas de même,
Et que nous en voyons qui paraissent joyeux
Lorsque leurs femmes sont avec les beaux monsieur ?
ALAIN. C'est que chacun n'a pas cette amitié goulue
Qui n'en veut que pour soi.
GEORGETTE. Si je n'ai la berlue,
Je le vois qui revient.
ALAIN. Tes yeux sont bons, c'est lui.
GEORGETTE. Vois comme il est chagrin !
ALAIN. C'est qu'il a de l'ennui.

SCÈNE IV.

ARNOLPHE, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE (à part). Un certain Grec disait à l'empereur Auguste,
Comme une instruction utile autant que juste,
Que, lorsqu'une aventure en colère nous met,
Nous devons avant tout dire notre alphabet,
Afin que dans ce temps la bile se tempère,
Et qu'on ne fasse rien que l'on ne doive faire.
J'ai suivi sa leçon sur le sujet d'Agnès,
Et je la fais venir dans ce lieu, tout exprès,
Sous prétexte d'y faire un tour de promenade,
Afin que les soupçons de mon esprit malade
Puissent sur le discours la mettre adroitement,
Et, lui sondant le cœur, s'éclaircir doucement.

SCÈNE V.

ARNOLPHE, AGNÈS, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE. Venez, Agnès.
(A Alain et à Georgette.)
Rentrez.

SCÈNE VI.

ARNOLPHE, AGNÈS.

ARNOLPHE. La promenade est belle.
AGNÈS. Fort belle.
ARNOLPHE. Le beau jour !
AGNÈS. Fort beau.
ARNOLPHE. Quelle nouvelle ?
AGNÈS. Le petit chat est mort.
ARNOLPHE. C'est dommage ; mais quoi !
Nous sommes tous mortels, et chacun est pour soi.
Lorsque j'étais aux champs, n'a-t-il point fait de pluie ?
AGNÈS. Non.
ARNOLPHE. Vous ennuyait-il ?
AGNÈS. Jamais je ne m'ennuie.
ARNOLPHE. Qu'avez-vous fait encore ces neuf ou dix jours-ci ?
AGNÈS. Six chemises, je pense, et six coiffes aussi.
ARNOLPHE (après avoir un peu rêvé).
Le monde, chère Agnès, est une étrange chose !
Voyez la médisance et comme chacun cause !
Quelques voisins m'ont dit qu'un jeune homme inconnu
Était en mon absence à la maison venu ;
Que vous aviez souffert sa vue et ses harangues ;
Mais je n'ai point pris foi sur ces méchantes langues,
Et j'ai voulu gager que c'était fausement...
AGNÈS. Mon Dieu, ne gagez pas ; vous perdriez, vraiment.
ARNOLPHE. Quoi ! c'est la vérité qu'un homme ?...
AGNÈS. Chose sûre.
Il n'a presque bougé de chez nous, je vous jure.
ARNOLPHE (bas à part). Cet aveu, qu'elle fait avec sincérité,
Me marque pour le moins son ingénuité.
(Haut.) Mais il me semble, Agnès, si ma mémoire est bonne,
Que j'avais défendu que vous vissiez personne.
AGNÈS. Oui : mais quand je l'ai vu, vous ignoriez pourquoi,
Et vous en auriez fait sans doute autant que moi.
ARNOLPHE. Peut-être. Mais enfin, contez-moi cette histoire.
AGNÈS. Elle est fort étonnante, et difficile à croire.
J'étais sur le balcon à travailler au frais,
Lorsque je vis passer sous les arbres d'auprès
Un jeune homme bien fait, qui, rencontrant ma vue,
D'une humble révérence aussitôt me salua :
Moi, pour ne point manquer à la civilité,

Je fis la révérence aussi de mon côté.
Soudain il me refait une autre révérence :
Moi, j'en refais de même une autre en diligence ;
Et lui, d'une troisième aussitôt repartant,
D'une troisième aussi j'y repars à l'instant.
Il passe, vient, repasse, et, toujours de plus belle,
Me fait à chaque fois révérence nouvelle ;
Et moi, qui tous ses tours fixement regardais,
Nouvelle révérence aussi je lui rendais.
Tant que, si sur ce point la nuit ne fut venue,
Toujours comme cela je me serais tenue,
Ne voulant point céder, ni recevoir l'ennui
Qu'il me pût estimer moins civile que lui.

ARNOLPHE. Fort bien.

AGNÈS. Le lendemain, étant sur notre porte,
Une vieille m'aborde en parlant de la sorte :
« Mon, enfant, le bon Dieu puisse-t-il vous bénir,
Et dans tous vos attraits longtemps vous maintenir !
Il ne vous a pas faite une belle personne
Afin de mal user des choses qu'il vous donne ;
Et vous devez savoir que vous avez blessé
Un cœur qui de s'en plaindre est aujourd'hui forcé. »
ARNOLPHE (à part). Ah ! supôt de Satan ! exécrable damnée !
AGNÈS. « Moi, j'ai blessé quelqu'un ? » fis-je tout étonnée.
« Oui, dit-elle, blessé, mais blessé tout de bon ;
Et c'est l'homme qu'hier vous vîtes du balcon. »
« Hélas ! qui pourrait, dis-je, en avoir été cause ?
Sur lui, sans y penser, fis-je choir quelque chose ? »
« Non, dit-elle, vos yeux ont fait ce coup fatal,
Et c'est de leurs regards qu'est venu tout son mal. »
« Eh ! mon Dieu, ma surprise est, fis-je, sans seconde ;
Mes yeux ont-ils du mal pour en donner au monde ? »
« Oui, fit-elle, vos yeux, pour causer le trépas,
Ma fille, ont un venin que vous ne savez pas.
En un mot, il languit, le pauvre misérable ;
Et, s'il faut, poursuivit la vieille charitable,
Que votre cruauté lui refuse un secours,
C'est un homme à porter en terre dans deux jours. »
« Mon Dieu ! j'en aurais, dis-je, une douleur bien grande.
Mais, pour le secourir, qu'est-ce qu'il me demande ? »
« Mon enfant, me dit-elle, il ne veut obtenir
Que le bien de vous voir et vous entretenir ;
Vos yeux peuvent eux seuls empêcher sa ruine,
Et du mal qu'ils ont fait être la médecine. »
« Hélas ! volontiers, dis-je, et, puisqu'il est ainsi,
Il peut, tant qu'il voudra, me venir voir ici. »

ARNOLPHE (à part). Ah ! sorcière maudite, empoisonneuse d'âmes,
Puisse l'enfer payer tes charitables trames !

AGNÈS. Voilà comme il me vit et reçut guérison.
Vous-même, à votre avis, n'ai-je pas eu raison ?
Et pouvais-je, après tout, avoir la conscience
De le laisser mourir faute d'une assistance ?
Moi qui compatis tant aux gens qu'on fait souffrir,
Et ne puis, sans pleurer, voir un poulet mourir.
ARNOLPHE (bas à part). Tout cela n'est parti que d'une âme innocente ;
Et j'en dois accuser mon absence imprudente,
Qui sans guide a laissé cette bonté de mœurs
Exposée aux aguets des rusés séducteurs.
Je crains que le pendard, dans ses vœux téméraires,
Un peu plus fort que jeu n'ait poussé les affaires.
AGNÈS. Qu'avez-vous ? Vous grondez, ce me semble, un petit ?
Est-ce que c'est mal fait ce que je vous ai dit ?
ARNOLPHE. Non. Mais de cette vue apprenez-moi les suites,
Et comme le jeune homme a passé ses visites.
AGNÈS. Hélas ! si vous saviez comme il était ravi,
Comme il perdit son mal sitôt que je le vi !
Le présent qu'il m'a fait d'une belle cassette,
Et l'argent qu'en ont eu notre Alain et Georgette,
Vous l'aimeriez sans doute, et diriez comme nous.
ARNOLPHE. Oui. Mais que faisait-il étant seul avec vous ?
AGNÈS. Il disait qu'il m'aimait d'une amour sans seconde,
Et me disait des mots les plus gentils du monde,
Des choses que jamais rien ne peut égaler,
Et dont, toutes les fois que je l'entends parler,
La douceur me chatouille, et là-dedans remue
Certain je ne sais quoi dont je suis tout émue.
ARNOLPHE (bas à part). O facheux examen d'un mystère fatal,
Où l'examinateur souffre seul tout le mal !
(Haut.) Outre tous ces discours, toutes ces gentillesses,
Ne vous faisait-il point aussi quelques caresses ?
AGNÈS. Oh ! tant ! il me prenait et les mains et les bras,
Et de me les baiser il n'était jamais las.
ARNOLPHE. Ne vous a-t-il point pris, Agnès, quelque autre chose ?
(La voyant interdite.)
Ouf !

AGNÈS. Eh ! il m'a...
ARNOLPHE. Quoi ?
AGNÈS. Pris...
ARNOLPHE. Eh !
AGNÈS. Le...
ARNOLPHE. Plaît-il ?
AGNÈS. Je n'ose,
Et vous vous fâcherez peut-être contre moi.
ARNOLPHE. Non.
AGNÈS. Si fait.
ARNOLPHE. Mon Dieu, non.
AGNÈS. Jurez donc votre foi.
ARNOLPHE. Ma foi, soit.
AGNÈS. Il m'a pris... vous serez en colère.
ARNOLPHE. Non.
AGNÈS. Si.
ARNOLPHE. Non, non, non, non. Diantre ! que de mystère !
Qu'est-ce qu'il vous a pris ?
AGNÈS. Il...
ARNOLPHE (à part). Je souffre en damné.
AGNÈS. Il m'a pris le ruban que vous m'aviez donné.
A vous dire le vrai, je n'ai pu m'en défendre.
ARNOLPHE (reprenant haleine). Passe pour le ruban. Mais je voulais apprendre
S'il ne vous a rien fait que vous baisser les bras.
AGNÈS. Comment ! est-ce qu'on fait d'autres choses ?
ARNOLPHE. Non pas.
Mais pour guérir du mal qu'il dit qui le possède,
N'a-t-il pas exigé de vous d'autre remède ?
AGNÈS. Non, vous pouvez juger, s'il en eût demandé,
Que pour le secourir j'aurais tout accordé.
ARNOLPHE (à part). Grâce aux bontés du ciel, j'en suis quitte à bon compte.
Si j'y retombe plus, je veux bien qu'on m'affronte.
(Haut.) Chut ! De votre innocence, Agnès, c'est un effet ;
Je ne vous en dis mot. Ce qui s'est fait est fait.
Je sais qu'en vous flattant le galant ne désire
Que de vous abuser, et puis après s'en rire.
AGNÈS. Oh ! point. Il me l'a dit plus de vingt fois à moi.
ARNOLPHE. Ah ! vous ne savez pas ce que c'est que sa foi
Mais enfin apprenez qu'accepter des cassettes
Et de ces beaux blondins écouter les sonnettes,
Que se laisser par eux, à force de langueur,
Baiser ainsi les mains et chatouiller le cœur,
Est un péché mortel des plus gros qu'il se fasse.
AGNÈS. Un péché, dites-vous ! Et la raison, de grâce ?
ARNOLPHE. La raison ? La raison est l'arrêt prononcé
Que par ces actions le ciel est couronné.
AGNÈS. Couronné ! Mais pourquoi faut-il qu'il s'en courrouce ?
C'est une chose, hélas ! si plaisante et si douce !
J'admire quelle joie on goûte à tout cela,
Et je ne savais point encore ces choses-là.
ARNOLPHE. Oui, c'est un grand plaisir que toutes ces tendresses,
Ces propos si gentils et ces douces caresses ;
Mais il faut le goûter en toute honnêteté,
Et qu'en se mariant la crime en soit ôtée.
AGNÈS. N'est-ce plus un péché lorsque l'on se marie ?
ARNOLPHE. Non.
AGNÈS. Mariez-moi donc promptement, je vous prie.
ARNOLPHE. Si vous le souhaitez, je le souhaite aussi :
Et pour vous marier on me renvoie ici.
AGNÈS. Est-il possible ?
ARNOLPHE. Oui.
AGNÈS. Que vous me ferez aise !
ARNOLPHE. Oui, je ne doute point que l'hymen ne vous plaise.
AGNÈS. Vous nous voulez nous deux... ?
ARNOLPHE. Rien de plus assuré.
AGNÈS. Que, si cela se fait, je vous caresserai !
ARNOLPHE. Eh ! la chose sera de ma part réciproque.
AGNÈS. Je ne reconnais point, pour moi, quand on se moque :
Parlez-vous tout de bon ?
ARNOLPHE. Oui, vous le pourrez voir.
AGNÈS. Nous serons mariés ?
ARNOLPHE. Oui.
AGNÈS. Mais quand ?
ARNOLPHE. Dès ce soir.
AGNÈS (riant). Dès ce soir ?
ARNOLPHE. Dès ce soir. Cela vous fait donc rire ?
AGNÈS. Oui.
ARNOLPHE. Vous voir bien contente est ce que je désire.
AGNÈS. Hélas ! que je vous ai grande obligation,
Et qu'avec lui j'aurai de satisfaction !
ARNOLPHE. Avec qui ?
AGNÈS. Avec... La...
ARNOLPHE. La... la n'est pas mon compte.
A choisir un mari vous êtes un peu prompte.
C'est un autre, en un mot que je vous tiens tout prêt.

Et quant au monsieur La, je prétends, s'il vous plaît,
Dût le mettre au tombeau le mal dont il vous berce,
Qu'avec lui désormais vous rompiez tout commerce ;
Que, venant au logis, pour votre compliment,
Vous lui fermiez au nez la porte honnêtement,
Et, lui jetant, s'il heurte, un grès par la fenêtre,
L'obligiez tout de bon à ne plus y paraître.
M'entendez-vous, Agnès ? Moi, caché dans un coin,
De votre procédé je serai le témoin.

AGNÈS. Las ! il est si bien fait ! c'est...
ARNOLPHE. Ah ! que de langage !
AGNÈS. Je n'aurai pas le cœur...
ARNOLPHE. Point de bruit davantage.
Montez là-haut.
AGNÈS. Mais quoi ! voulez-vous... ?
ARNOLPHE. C'est assez.
Je suis maître, je parle ; allez, obéissez.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARNOLPHE, AGNÈS, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE. Oui, tout a bien été, ma joie est sans pareille :
Vous avez là suivi mes ordres à merveille,
Confondu de tout point le blondin séducteur ;
Et voilà de quoi sert un sage directeur.
Votre innocence, Agnès, avait été surprise ;
Voyez sans y penser, où vous vous êtes mise.
Vous eussiez tout droit, sans mon instruction,
Le grand chemin d'enfer et de perdition.
De tous ces damoiseaux on sait trop les coutumes :
Ils ont de beaux canons, force rubans et plumes,
Grands cheveux, belles dents, et des propos fort doux ;
Mais, comme je vous dis, la grille est là-dessous,
Et ce sont vrais satans, dont la guente altérée
De l'honneur féminin cherche à faire curée.
Mais, encore une fois, grâce au soin apporté,
Vous en êtes sortie avec honnêteté.
L'air dont je vous ai vu lui jeter cette pierre,
Qui de tous ses desseins a mis l'espoir par terre,
Me confirme encor mieux à ne point différer
Les noces où j'ai dit qu'il vous faut préparer.
Mais, avant toute chose, il est bon de vous faire
Quelque petit discours qui vous soit salutaire.
(A Georgette et à Alain.)
Un siège au frais ici. Vous, si jamais en rien...
GEORGETTE. De toutes vos leçons nous nous souviendrons bien.
Cet autre monsieur-là nous en faisait accroire.
Mais...

ALAIN. S'il entre jamais, je veux jamais ne boire.
Aussi bien est-ce un sot : il nous a l'autre fois
Donné deux écus d'or qui n'étaient pas de poids.
ARNOLPHE. Ayez donc pour souper tout ce que je désire ;
Et pour notre contrat, comme je viens de dire,
Faites venir ici, l'un ou l'autre, au retour,
Le notaire qui loge au coin du carrefour.

SCÈNE II.

ARNOLPHE, AGNÈS.

ARNOLPHE (assis). Agnès, pour m'écouter, laissez là votre ouvrage :
Levez un peu la tête, et tournez le visage :
(Mettant le doigt sur son front.)
Là, regardez-moi là durant cet entretien :
Et, jusqu'au moindre mot, imprimez-le-vous bien.
Je vous épouse, Agnès ; et, cent fois la journée,
Vous devez bénir l'heur de votre destinée,
Contempler la bassesse où vous avez été,
Et dans le même temps admirer ma bonté,
Qui, de ce vil état de pauvre villageoise,
Vous fait monter au rang d'honorable bourgeoise,
Et jour de la couche et des embrassements
D'un homme qui fuyait tous les engagements,
Et dont à vingt partis, fort capables de plaire,
Le cœur a refusé l'honneur qui vous veut faire.
Vous devez toujours, dis-je, avoir devant les yeux
Le peu que vous étiez sans ce neud glorieux,